

Tahar Rahim, ce Français qui réussit à Hollywood

Sur tous les écrans, impossible de faire sans lui. Dans « Le serpent », la série événement de Netflix dans laquelle il incarne le tueur en série Charles Sobhraj, comme dans « Désigné coupable », le film américain magistral de Kevin Macdonald sur l'enfer de Guantanamo, l'acteur français impose sa personnalité éclectique et son talent transfrontalier.

[À la une](#)

[Idées](#)

[Économie](#)

[Politique](#)

[Monde](#)

[Tech-Médias](#)

[Entreprises](#)

[Bourse](#)

[Finance - Marchés](#)

[Régions](#)

[Patrimoine](#)

[Le Mag W-E](#)



Tahar Rahim tourne dans tous les pays, dans tous les registres et pour tous les écrans.
(©Arno LAM Photography)

Par [Olivier De Bruyn](#)

Publié le 1 avr. 2021 à 14:00 Mis à jour le 2 avr. 2021 à 9:01

Avec ses rouflaquettes, ses lunettes de soleil à grosses montures et ses pantalons pattes d'ef, il arbore un look seventies du meilleur goût, mais son personnage ne prête aucunement à la frivolité. Dans [« Le serpent », la série événement de Netflix coproduite par la BBC](#), Tahar Rahim incarne le tueur en série français Charles Sobhraj qui sévit en Asie dans les années 1970. Cette série, étrangement, renvoie l'acteur à son adolescence, alors qu'il ne se doutait pas une seconde qu'il deviendrait l'un des comédiens français les plus convoités de sa génération, dans l'Hexagone comme ailleurs.

« Ce projet me ramène à mes 15 ans, explique-t-il. A

l'époque, mon plus grand frère, avec lequel j'ai vingt ans d'écart, lisait le best-seller de Thomas Thompson consacré à Sobhraj : 'La Trace du serpent'. Je l'ai dévoré moi aussi et, dans mon désir alors très confus de devenir acteur, je me disais que, un jour, j'aimerais incarner ce type. C'est aujourd'hui chose faite et je m'en réjouis : cela faisait un moment que je souhaitais me risquer à l'incarnation du mal et savoir si j'en étais capable. »



Tahar Rahim incarne Charles Sobraj dans « Le Serpent », la série de Netflix qui retrace une année de la vie du tueur en série et de sa compagne, Marie-Andrée Leclerc (Jenna Coleman). ©Roland Neveu/BBC/Mammoth Screen

A 15 ans, Tahar Rahim vivait dans une cité de Belfort et ignorait de quoi serait fait son avenir. Un quart de siècle plus tard, il tourne dans tous les pays, dans tous les registres et pour tous les écrans. Depuis plusieurs mois, l'acteur a ainsi pris l'habitude de soumettre son emploi du

temps aux contraintes de la promotion internationale. Grâce au « Serpent », bien sûr, mais pas que...

En lice en février pour les Golden Globes et longtemps en course pour la sélection des Oscars grâce à sa prestation remarquable dans « Désigné coupable », de Kevin Macdonald (sortie en salles prévue en juin), le « frenchy » Tahar Rahim a découvert les joies des campagnes pour séduire les jurys des deux plus prestigieuses cérémonies du cinéma américain.

Réalité épidémique, c'est le plus souvent derrière son écran d'ordinateur et en distanciel que l'acteur de 39 ans s'est plié de bonne grâce à l'exercice, sans faire mystère de sa fierté d'être ainsi honoré. « Aucune raison de m'en cacher : cet intérêt à mon égard est très agréable, raconte-t-il. J'y vois une forme de reconnaissance pour mon travail. »

Netflix et l'Hexagone

Disponible sur Netflix, « Le Serpent », la série de Richard Warlow et Toby Finlay, permet à Tahar Rahim d'incarner un nouveau rôle majeur dans la peau du serial killer français Charles Sobhraj. Cette fiction confirme que la plate-forme a les yeux de Chimène pour les comédiens et les réalisateurs de l'Hexagone. Non contente d'avoir triomphé partout dans le monde avec la diffusion de la série « Lupin », une production « Gaumont » campée par le « bankable » Omar Sy (70 millions de visionnages dès

le premier mois de diffusion), « Netflix » continue de faire son marché en France. La plateforme « profite » ainsi de la crise sanitaire et de la fermeture des salles pour acquérir des films tricolores initialement programmés pour une distribution traditionnelle (après « Bronx » d'Olivier Marchal l'automne dernier, c'est au tour de « Madame Claude », de Sylvie Verheyde d'être diffusé ce printemps) et conclut des partenariats avec des « pointures » de notre cinéma, ainsi avec Ladj Ly, le réalisateur des « Misérables » et son école « Kourtrajmé ». Objectif de la plateforme mondialisée : « accompagner une nouvelle génération de talents dans la création. ». A suivre.

Des aventures porteuse de sens

Cette reconnaissance personnelle, même s'il ne figure finalement pas dans la « short list » des comédiens pouvant prétendre à l'Oscar, n'est pas son seul motif de satisfaction. Avec une modestie peu commune dans sa corporation, il ne tire jamais la couverture à lui et préfère insister sur l'importance capitale de [« Désigné coupable »](#), un film qui lui tient particulièrement à coeur.

Depuis sa révélation en 2009 dans « Un prophète », de Jacques Audiard, l'acteur a toujours pris soin de choisir ses rôles en privilégiant les aventures porteuses de sens. « Désigné coupable » ne déroge pas à la règle, c'est le moins que l'on puisse dire, puisque le film puissant de Kevin Macdonald évoque le chemin de croix de

Mohamedou Ould Slahi, ce Mauritanien suspecté de terrorisme et incarcéré sans charges ni jugement pendant quatorze ans à Guantanamo alors qu'il n'avait rien commis.

« Désigné coupable ' n'a rien d'un film hollywoodien caricatural sur le terrorisme comme il y en existe beaucoup, déclare Tahar Rahim. Des rôles de ce genre, j'en ai d'ailleurs refusé beaucoup, aux Etats-Unis comme en Europe. »



Sur le tournage de «Désigné coupable». Tahar Rahim endosse le destin de Mohamedou Ould Slahi, Mauritanien livré par son pays aux Etats-Unis et qui a passé quatorze à Guantanamo sans charges ni jugement.©Graham Bartholomew/Metropolitan

Avant de découvrir le scénario du film, inspiré par l'autobiographie de Mohamedou Ould Slahi (« Les carnets de Guantanamo », Editions Michel Lafon), Tahar Rahim ignorait tout de cette histoire dramatique. « C'était

une sacrée responsabilité d'incarner un tel personnage. Quand j'ai rencontré Mohamedou, j'ai été charmé par cet homme qui, malgré la violence de ce qu'il a traversé, a conservé son humour et sa douceur. Cela peut étonner mais il n'est pas en colère et ne demande pas réparation. C'est seulement quand on aborde le sujet de la torture que quelque chose change dans son regard et dans ses attitudes ».

« L'écouter parler de cette tragique expérience ne peut pas laisser indemne, ajoute-t-il. Dans l'enfer de Guantanamo, Mohamedou s'est livré à un énorme travail d'introspection et il a bâti une sorte de philosophie du pardon. Pour lui, pardonner aux autres est aussi une faveur qu'il s'accorde à lui-même. Il dit que son plus grand défi, à Guantanamo, n'était pas seulement de prouver son innocence, mais aussi de montrer qu'il était un homme bon. Il m'a fallu intégrer tout cela pour le camper. Je voulais absolument qu'il soit satisfait par mon interprétation. S'il s'était senti trahi, cela m'aurait brisé. »

*Je voulais absolument que
Mohamedou soit satisfait par mon
interprétation. S'il s'était senti trahi,
cela m'aurait brisé.*

Mohamedou n'a pas été déçu et, bien au-delà des rêves d'Oscars désormais évanouis, c'est la plus belle des

récompenses pour l'acteur. Quand il évoque « Désigné coupable », Tahar Rahim se félicite avant tout que sa longue campagne promotionnelle internationale, toujours en cours, lui donne l'occasion d'évoquer l'histoire de ce martyr.

« M'étaler dans les médias pour faire état de mes opinions, ce n'est pas mon truc. Je préfère m'engager dans des fictions qui ont un vrai regard sur le monde. Être reconnu dans un film comme 'Désigné coupable '» est un honneur. Ce film correspond à mes choix. Et ces derniers parlent de qui je suis. »

Des choix qui, depuis une décennie, l'ont entraîné à tourner sous la direction de cinéastes français ambitieux et sous la houlette de metteurs en scène étrangers, comme le Chinois Lou Ye (« Love and Bruises », 2012) ou l'Iranien [Asghar Farhadi](#) (« [Le Passé](#) », 2013). Résultat : une filmographie et une impressionnantes galerie de héros qui inspirent les réalisateurs à l'heure de bâtir leurs projets.

Des pellicules de personnages

« Tahar a émergé au cinéma dans un univers carcéral avec '[Un prophète](#)' , puis dans une grande sensualité quand il a été filmé par Lou Ye dans '[Love and Bruises](#)' , raconte Rebecca Zlotowski qui l'a dirigé dans « [Grand Central](#) » . J'aimais l'idée de jouer avec toutes ses pellicules de personnages déjà joués et de m'en servir

pour construire le protagoniste de mon film, en dépassant toute origine ethnique et tout horizon social pour m'allier simplement à un grand acteur. »



Tahar Rahim et Léa Seydoux dans « Grand Central », film social Rebecca Zlotowski qui évoque le sort des ouvriers dans une centrale nucléaire du sud de la France©Les Films VELVET

Tahar Rahim mesure sa chance d'avoir pu se jouer des frontières, des nationalités et des genres. Un cosmopolitisme et une pluralité qui correspondent à sa personnalité profonde, lui qui est issu d'une famille modeste d'origine algérienne et qui a grandi dans les quartiers déshérités de Belfort.

« Abolir les frontières a toujours été mon désir. Cela fait profondément partie de moi. Je viens d'un milieu et d'un quartier où nous, les gamins, étions tous mélangés : les Asiatiques, les Africains, les Maghrébins, les Espagnols... On allait sans arrêt les uns chez les autres, on jouait

ensemble, on mangeait des cuisines de différentes saveurs. Le métissage de ma carrière d'acteur vient clairement de ces origines. Mon ADN est pluriculturel et si je n'étais pas devenu comédien j'aurais probablement pris mon sac à dos pour faire le tour du monde à la recherche de ma vocation. »

Mon ADN est pluriculturel et si je n'étais pas devenu comédien j'aurais probablement pris mon sac à dos pour faire le tour du monde à la recherche de ma vocation.

La diversité des influences n'est pas seulement une affaire d'environnement social, mais aussi de culture. Cinéphile précoce, à Belfort, le jeune Tahar découvre les films par la télévision, dans les salles obscures quand il a les moyens de s'acheter un ticket, ce qui est rare, et, surtout, les magnétoscopes. Il tombe amoureux des films américains des années 1970, ceux du nouveau Hollywood. Un choc qu'il évoque aujourd'hui encore avec des étincelles dans le regard.

« Je n'étais pas attiré par le cinéma français de mon adolescence, les années 1990, se souvient-il. Alors que dans les films d'un Scorsese, je reconnaissais paradoxalement les gens du quartier populaire de Belfort : ma famille, mes voisins, l'épicier du coin... Plus

tard, j'ai découvert le cinéma français d'avant-guerre, comme, par exemple, les films de Jean Renoir tournés avec Jean Gabin : 'La grande illusion', 'La bête humaine '. Ce fut une autre révélation. »

De la fac de sport aux études de cinéma

Ces découvertes cinéphiles successives balisent le parcours sinueux de Tahar Rahim qui, incertain sur son avenir et d'abord égaré dans une fac de sport, déménage à Strasbourg, puis à Montpellier pour mener des études de cinéma. Tahar pressent qu'il souhaite devenir acteur et « monte » à la capitale pour poursuivre son cursus universitaire tout en fourbissant ses premières armes de comédien dans des cours de théâtre.

« Je suis arrivé à Paris avec 1.200 euros en poche après avoir bossé tout un été dans le bâtiment, se souvient-il en souriant. J'ai d'abord dormi dans un hôtel Formule 1, près du périph avec une vue imprenable sur un cimetière. Dès la première semaine, j'ai réussi à décrocher plusieurs petits jobs et j'ai été admis dans un cours de théâtre. Tout s'est enchaîné et je me suis dit tout simplement que j'avais bien fait de venir. »



En 2009, avec «Un Prophète», le film de Jacques Audiard, le grand public découvre Tahar Rahim.©Roger Arpajou/Why Not Productions/Chic Films/Page 114/COLL. CHRISTOPHEL

Quand il se retourne sur ses premiers pas et sur son engagement dans [la série « La commune »](#), une étape décisive puisque c'est elle qui a donné envie à Jacques Audiard de l'enrôler pour « Un prophète » (un film qui lui a valu de recevoir à la fois un César du meilleur espoir et un César du meilleur acteur en 2010, une première dans l'histoire de la cérémonie), Tahar Rahim remercie la bonne étoile qui a veillé sur lui.

Et il ajoute qu'il n'a jamais oublié d'où il venait, ce qui contribue à le protéger des faux-semblants de la société du spectacle et des crises d'ego superfétatoires.

Aujourd'hui, malgré les succès en ribambelle et sa cote internationale exponentielle, l'acteur, avec ses cigarettes roulées à la main, ses déplacements parisiens en scooter

et sa politesse de « garçon bien élevé » - une qualité qu'il revendique - évolue à des années-lumière du star-system.

Intarissable sur l'aventure de « Désigné coupable », un film pour les besoins duquel il a dû se soumettre à un entraînement drastique - « Il a fallu que je perde 10 kg en 17 jours, moi qui ne suis déjà pas très épais » - , Tahar Rahim n'en rajoute pas sur ses « performances ». Et, lui qui, en cours d'interview, entre deux cigarettes, ne résiste pas au plaisir d'abandonner son fauteuil pour imiter la démarche de son idole Robert de Niro dans « Taxi Driver », sait trouver les mots justes, lancés dans un débit de mitrailleuse, pour évoquer son abnégation dans le travail, saluée par tous ceux qui ont collaboré avec lui.

« Pour les scènes de torture de 'Désigné coupable', j'ai demandé à ce que les conditions de tournages soient sévères : froid glacial, menottage pendant de longues heures... Il s'agissait, en veillant à ne pas sombrer dans l'obscénité, de se rapprocher le plus possible de la vérité, ce que l'on doit toujours rechercher quand on est acteur. Cela ne relève pas du masochisme, mais, d'un abandon dans le travail très intense qui suscite une forme de jouissance. »

Le goût de l'aventure

Les louanges qui saluent sa prestation le comblent et lui donnent bien sûr envie de continuer à s'engager dans

des aventures internationales où l'exigence est au rendez-vous. « Je suis très heureux de me retrouver à cette place aujourd'hui. Ces reconnaissances me solidifient et me libèrent en tant qu'acteur et en tant qu'homme. Quand on fait des films, c'est pour que les gens les voient, ceux qui disent qu'ils s'en foutent, je ne les crois pas. Transmettre, c'est fondamental. » Et transmettre dans tous les genres, si possible...



2013, sur le tournage du «Passé» du cinéaste iranien Asghar Farhadi. Bérénice Bejo, Tahar Rahim et le cinéaste. ©Isabelle Eshraghi/Agence VU

Autre signe de la bonne fortune de Tahar Rahim dans le cinéma d'aujourd'hui, des projets de tous ordres lui sont proposés et les réalisateurs perspicaces savent identifier en lui d'innombrables facettes. « Pour le connaître dans la vie, nous savions qu'il était très différent des personnages ténébreux qu'il a souvent interprétés,

raconte Eric Toledano qui l'a dirigé en 2014 avec son compère Olivier Nakache dans « Samba ». Tahar est quelqu'un de solaire, il est très drôle, il bouge, il sait danser. Comme tous les grands acteurs, il peut évoluer dans tous les registres. ».

Confirmation aujourd'hui avec « Le Serpent », la série de Netflix tournée de longs mois et en deux périodes, à la fois avant et après l'aventure de « Désigné coupable ». « Le tournage de la série en Thaïlande a été homérique, conclut le comédien, rien ne nous a été épargné : accidents, intempéries, maladies... A tel point que les Thaïlandais venaient le matin faire des prières sur le plateau en pensant que les victimes de Sobhraj venaient nous hanter. L'expérience n'a pas été de tout repos, mais je suis heureux de m'y être prêté. Evoluer dans des registres différents, pourvu que l'exigence soit au rendez-vous, quoi de plus stimulant ? » Poser la question, refrain connu, c'est déjà y répondre.

Par Olivier De Bruyn

Décoder le monde d'après

Chaque jour, la rédaction des Echos vous apporte une information fiable en temps réel. Elle vous donne les clés pour décrypter l'actualité et anticiper les conséquences de la crise actuelle sur les entreprises et les marchés. Comment évolue la situation sanitaire? Quelles nouvelles mesures prépare le gouvernement ? Le climat des

affaires s'améliore-t-il en France et à l'étranger ?

Vous pouvez compter sur nos 200 journalistes pour répondre à ces questions et sur les analyses de nos meilleures signatures et de contributeurs de renom pour éclairer vos réflexions.

[Je découvre les offres](#)

Les plus lus



[« Zack Snyder's Justice League », « Wonder Woman 1984 » : le banquet des super-héros](#)

[Tahar Rahim, ce Français qui réussit à Hollywood](#)

[Les séries à ne \(vraiment\) pas manquer en avril](#)